

Des histoires pour l'Histoire

Dans l'ombre de Göksin Sipahioglu

Il y a un an, à l'occasion de l'hommage rendu à Göksin Sipahioglu, le fondateur de Sipa qui venait de disparaître, le photographe Michel Setboun décide de réaliser un livre pour raconter cette aventure. *40 ans de photojournalisme, génération Sipa*, qui vient de paraître aux éditions de La Martinière, retrace cette époque riche en événements et ce personnage haut en couleur.

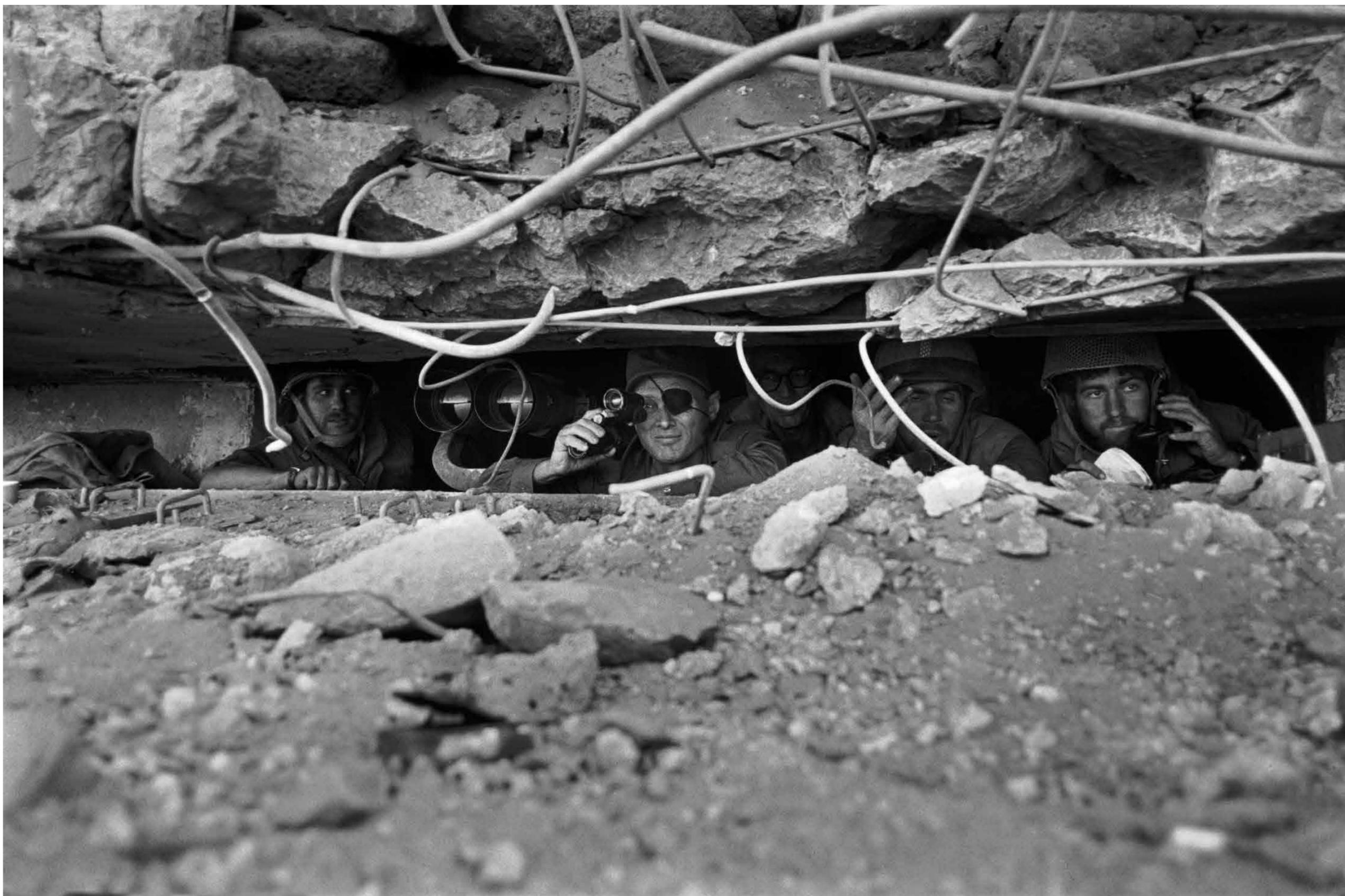
► Dossier réalisé par Sophie Bernard

Christine Spengler (1945)

En cette année 1974, Christine Spengler est l'une des rares femmes à couvrir le conflit au Cambodge et plus largement à être une femme reporter de guerre. Elle est présente le jour de l'anéantissement de Phnom Penh.

Guerre

Robert Capa, mythe fondateur du reporter avec ses images de la guerre d'Espagne, a suscité bien des vocations. Dans les années 1960 à 1980, de nombreux conflits éclatent dans le monde. La silhouette du photojournaliste est clairement identifiable : appareil photo en bandoulière, veste multipoche et sac à dos. Le photographe est un héros moderne, à la fois symbole et incarnation de la liberté. Il reste celui qui prend des risques, qui va là où les autres ne vont pas, pour rapporter des images et témoigner. Il est l'œil de tous.



Abbas (1944)

Le photographe iranien a fait ses premiers pas chez Sipa (1971-1973) avant de rejoindre Gamma, puis Magnum en 1981. Dans ces années-là, être un bon photoreporter, c'est d'abord être très bien informé pour se trouver sur place avant les autres. Ce fut le cas en 1973 lorsque Abbas part en Israël en apprenant que la guerre du Kippour vient d'éclater, alors que l'agence elle-même n'était pas encore au courant. En garantie pour *Newsweek*, Abbas fait cette photo de Moshe Dayan, ministre israélien de la Défense, réfugié dans un bunker qui est restée célèbre.

Abbas. Israël, 25 octobre 1973. Le ministre israélien de la Défense, Moshe Dayan, dans un bunker sur le plateau du Golan lors de la guerre du Kippour.



Patrick Chauvel. Cambodge, février 1974. Après son coup d'État et la destitution du prince Sihanouk, le général Lon Nom lance son pays dans une guerre civile. D'un côté, les forces armées nationales khmères soutenues par les Etats-Unis et, de l'autre, les forces du parti communiste du Kampuchéa alliées à l'armée de la République du Nord-Vietnam et au Front national pour la libération du Sud-Vietnam.

Patrick Chauvel (1949)

Irlande du Nord, Cambodge, Tchécquie... Patrick Chauvel est l'un des photographes de guerre les plus emblématiques de sa génération. Il sera plusieurs fois blessé lors de la vingtaine de conflits qu'il couvre dans le monde, comme ici au Cambodge où il reçoit quatre éclats de mortier en 1974.

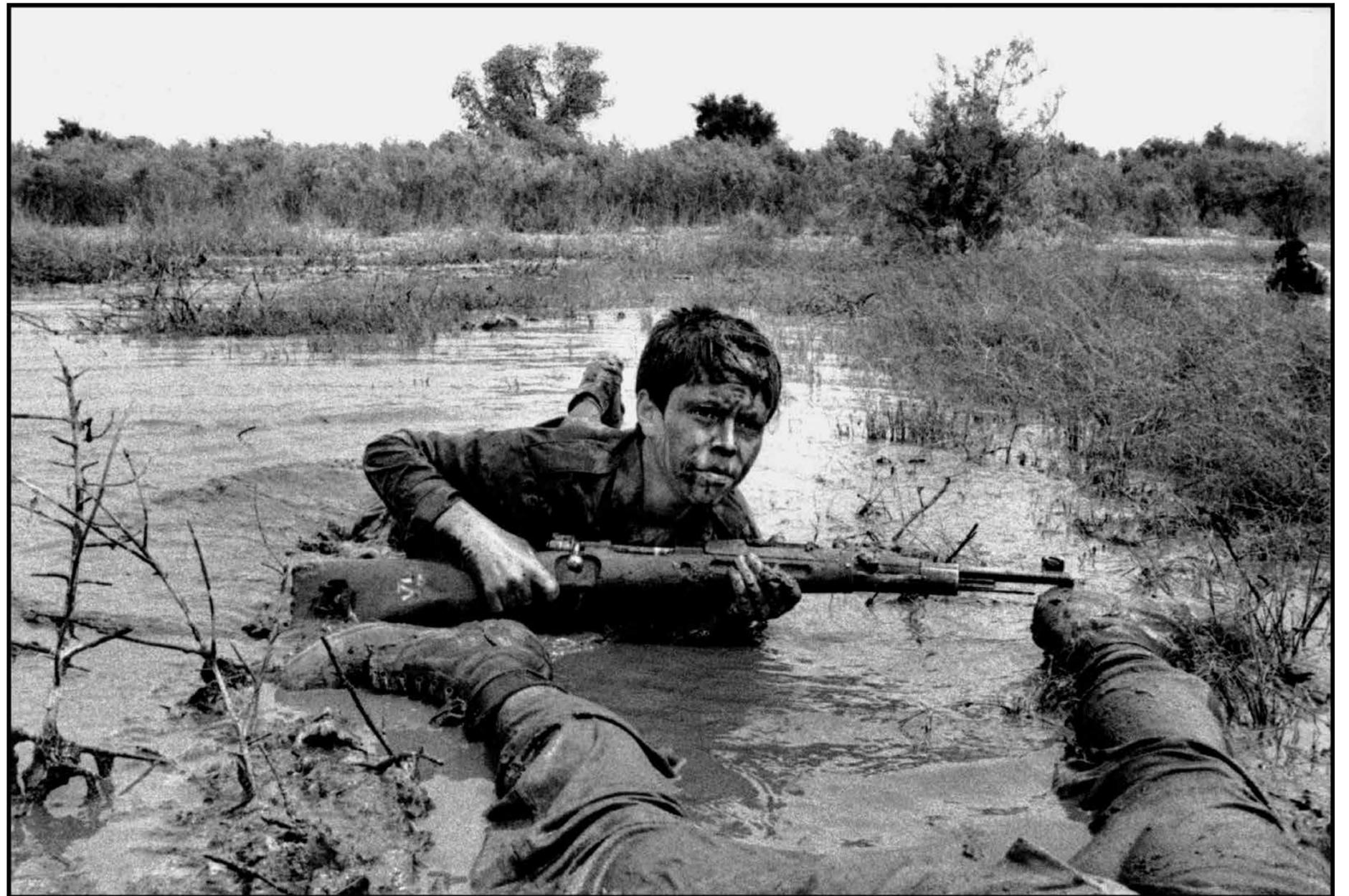
Découvert par Göksin Sipahioglu, Patrick Chauvel est passé du peuple aux conflits dans le monde. Celui qui se qualifie lui-même de "rapporteur de guerre" garde pour le créateur de l'agence Sipa une très grande affection qu'il résume ainsi: "Je n'ai jamais vu quelqu'un qui m'a aussi mal payé et à qui je devais autant!"



Alfred Yaghobzadeh (1959)

Photographe iranien d'origine arménienne et assyrienne, il a successivement travaillé à Associated Press, Gamma, Sygma, puis Sipa. Après avoir beaucoup photographié la guerre, durant dix ans, il s'est intéressé au christianisme dans 24 pays, notamment en Europe de l'Est après la chute du communisme.

Lorsque Alfred Yaghobzadeh réalise cette photographie en 1981, il ne sait pas que l'adolescent mourra quelques jours plus tard... ni que cette photographie réalisée en Iran servira de modèle à un graffiti géant sur le mur du QG du Hezbollah à Baalbek, au Liban pour susciter des vocations chez les jeunes en 1985.



Alfred Yaghobzadeh. Iran, 26 décembre 1981. Jusqu'à la mort de Khomeyni, le martyr est omniprésent dans l'histoire iranienne. Mais comme la plupart des *bassidjis* (miliciens), cet adolescent qui semble jouer à la guerre dans la boue rêvait surtout de promotion sociale. Liban, 1995. Dans les rues de Baalbek, la photo est reproduite sur le QG du Hezbollah (à gauche).



Catastrophes, mariages princiers, guerres ou manifestations sportives : aujourd'hui on vit les événements en direct à la télévision, sur Internet ou les réseaux sociaux... Ce ne fut pas toujours le cas. Le photographe avait ce rôle unique de raconter des histoires qui s'étaient, sur les doubles pages des magazines.

Politique

Michel Setboun (1952)

Michel Setboun devient photographe en 1978 après avoir été architecte. A la suite de Sipa, où il fait ses premières armes, il couvre l'actualité pour Black Star, Rapho, puis Sygma. Il est aujourd'hui indépendant.

Parti à Téhéran, en Iran, sur une intuition personnelle – et encouragé par Göksin Sipahioglu –, Michel Setboun s'est fait un nom très vite, grâce aux images réalisées lors de ce premier reportage qui raconte l'effondrement brutal du régime du shah et le retour de l'ayatollah Khomeyni en Iran, en 1979.

Michel Setboun. Iran, 2 février 1979. Le shah a abdiqué une quinzaine de jours plus tôt et Khomeyni revient à Téhéran, après quatorze ans d'exil. L'ayatollah habite provisoirement dans le quartier de l'école Refa où il fait un discours. L'accueil est triomphal et la foule l'acclame tel un dieu vivant.



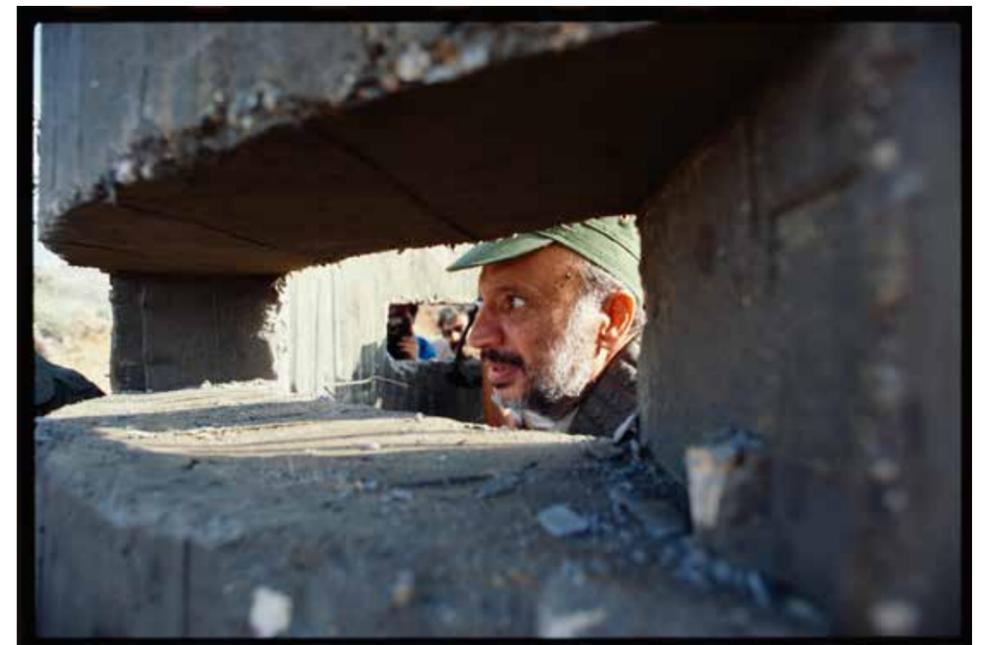
Mark Peters (1953)

Basé à Johannesburg, Mark Peters a été un témoin privilégié de la fin de l'apartheid en Afrique du Sud. Cette photographie a fait la une de *Newsweek*, qui pour la deuxième fois de son histoire, avait décidé de retarder son bouclage. Si c'est celle de Mark Peters qui est publiée, c'est parce qu'il a su convaincre un policier d'assister à la libération de Nelson Mandela, ce qui lui a permis de prendre de l'avance sur ses rivaux. Pour la petite histoire, c'est Associated Press qui a transmis l'image à *Newsweek*.

Marc Peters. Afrique du Sud, 11 février 1990. Le leader historique de l'ANV, 71 ans, recouvre la liberté après vingt-sept années de prison.

Reza (1952)

Devenu photographe à cause, ou grâce, à la révolution en Iran, son pays d'origine, Reza a participé à l'aventure Sipa après avoir été refusé à Sygma. Cette photographie de Yasser Arafat réfugié dans un bunker au nord du Liban, alors assiégé par l'armée syrienne, a été choisie comme l'une des photos de l'année par *Time Magazine* pour illustrer le conflit palestinien.



Reza. Liban, novembre 1983. Yasser Arafat scrute le front avec détermination, à l'abri dans un bunker. Il est assiégé à Tripoli par des unités dissidentes du Fatah alliées aux forces syriennes.



Jacques Witt (1958)

Après avoir été indépendant pour les *Dernières Nouvelles d'Alsace* et l'AFP, Jacques Witt a rejoint Sipa en 1985. En 1989, à Berlin-Est depuis un mois pour suivre les manifestations qui feront tomber le régime, Jacques Witt saisit cette scène impensable quelques jours avant entre une jeune fille de l'Ouest et le militaire responsable de la porte de Brandebourg et du *Checkpoint Charlie* à l'Est... Une photo faite grâce au hasard, parce que le photographe devait déposer une consœur porte de Brandebourg...

Jacques Witt. Allemagne, 9 novembre 1989. Avant les démolisseurs, les jeunes Allemands font "tomber" le mur de la honte qui divise Berlin depuis 1961.

Pour faire *The photo*, encore faut-il être sur place et quand il faut. Le "bon" photographe et la "bonne" agence, ce sont avant tout ceux qui sont bien informés, un travail d'équipe. Souvent cela ne tient qu'à un détail : une intuition, un coup de chance, de la débrouille... Il fallait ensuite des trésors d'ingéniosité aux photographes pour faire parvenir les images à l'agence ou à la rédaction. Et avant le numérique, cela signifiait transporter physiquement les films de n'importe quel point du monde : scooter, avion, voiture, les confier à des inconnus... tous les moyens – même les plus saugrenus – étaient bons ! Car bien sûr, la photographie qui vaut chère, c'est celle qui est exceptionnelle et que les autres n'ont pas.



Tony Comiti (1950)

Toni Comiti a fait ses armes au labo photo de *France-Soir*. Il devient photographe indépendant, puis grand reporter à TF1, où il est correspondant de guerre à Beyrouth, au Liban.

Jacques Mesrine, l'ennemi public numéro un, dans la cour de la prison de la Santé, vu d'un immeuble d'en face, au moment où il fait l'une de ses rares promenades. Grâce à son instinct, Mesrine le repère et prend la pose. Une photo qui sera très bien vendue à *l'Express* et qui fera la couverture du livre *L'Instinct de mort*. Une photo impensable aujourd'hui, sauf à être prise par un téléphone portable.



Thierry Boccon-Gibod. Vienne 22 décembre 1975. Prise d'otages au siège de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP). Carlos, avec un béret, emmène les ministres de l'OPEP vers un bus à destination de l'aéroport.

Thierry Boccon-Gibod (1948)

Après avoir commencé à Sipa en 1974, il en est parti dix ans plus tard puis y est revenu en 1987 pour six ans. Aujourd'hui il est indépendant.

C'est l'histoire d'une prise d'otages qui commence en Autriche, où se rend Thierry Boccon-Gibod alerté par Sipahioglu et où il réalise cette photographie, et se termine à Alger, où Nik Wheeler fera la suite de l'histoire, sur le tarmac de l'aéroport. Ces clichés constituent l'un des plus beaux coups de l'agence. Le flair de Sipahioglu a fait le reste. Il devine, en voyant les photos à la sortie du labo de l'agence qu'il s'agit de Carlos et apporte ainsi au monde entier la preuve que "le Chacal", comme on le surnomme, est bien l'auteur de la prise d'otages au siège de l'OPEP.



Francis Apesteguy. France, 27 septembre 1972. A deux pas de l'Arc de triomphe, à Paris, l'immeuble Publicis et son célèbre Drugstore sont la proie de flammes gigantesques. La fenêtre est la seule issue de secours pour cette employée.

Francis Apesteguy (1952)

Aujourd'hui indépendant, Francis Apesteguy photographie surtout les stars dans les années 1970, quand il est à Sipa.

Cette image est le résultat de deux hasards : celui de sa présence au Drugstore et le fait d'avoir son appareil photo avec lui, ce qui est exceptionnel. "C'est l'instant décisif cher à HCB", commente Francis Apesteguy, qui déclenche au moment où une femme saute du 1^{er} étage, encouragée par la foule qui lui promet de la réceptionner.

People

On l'appelait de "charme" ou de "célébrités"... Mal aimée et souvent dénigrée aujourd'hui, la photographie people est tenue pour responsable du déclin de la profession parce qu'elle a pris la place du news. Elle a pourtant toujours existé. A l'époque, il n'était pas rare qu'un photographe passe d'une guerre à un portrait de star.

Jacques Benaroch (1953)

Aujourd'hui encore Jacques Benaroch continue de photographeur des artistes du monde entier.

Il est difficile d'imaginer qu'il y a eu une époque où il était possible de rencontrer dans les rues de la capitale un groupe de stars comme les Jackson Five et d'obtenir l'autorisation de les faire poser comme s'il s'agissait de sa propre famille. C'est pourtant ce qui est arrivé à Jacques Bénaroch en 1977, à la sortie du studio d'enregistrement des Buttes-Chaumont.

Jacques Benaroch. France, mai 1977. Autour de Michael, les quatre autres Jackson Five et leur père Joe, après une séance d'enregistrement au studio parisien des Buttes-Chaumont.



Nikola Arsov. France, 20 décembre 1996, lors de l'enterrement de Marcello Mastroianni. C'est à Londres que Roman Polanski, au début des années 1970, présenta Marcello Mastroianni à Catherine Deneuve. Le début d'une très grande histoire d'amour et la naissance, en 1992, de Chiara Mastroianni.

Nikola Arsov (1959)

Nikola Arsov entre à Sipa en 1991. Il couvre les personnalités du spectacle et de la politique, tout comme maintenant qu'il est indépendant.

Nikola Arsov partage son temps entre le métier de coursier et celui de photographe jusqu'au jour où, en 1996, il réalise une série de photographies de Catherine Deneuve, juste avant la bénédiction donnée en l'honneur de Marcello Mastroianni au lendemain de sa mort. Ces images changeront son destin. Sipahioglu lui dira : "Cette fois, Nikola, il va falloir arrêter la moto et faire photographe !"



Heidi Levine. Israël, décembre 2002. La barrière de séparation israélienne, appelée aussi "grillage de séparation" ou "clôture de sécurité", est longue de plus de 700 km, avec des hauteurs pouvant atteindre 8 m.

Conséquence du bouleversement du marché du reportage de presse, dans les années 1990 et plus encore aujourd'hui, de plus en plus de photographes se détournent du news pour se consacrer à des travaux documentaires réalisés sur le long terme. Une immersion dans un monde qui leur est familier ou au contraire totalement inconnu, toujours pour raconter des histoires. Des travaux pour lesquels ils revendiquent désormais une implication personnelle ou une part fictionnelle.

Documentaire

Heidi Levine (1962)

Installée en Israël depuis 1983 où elle sera d'abord la correspondante de Associated Press, elle rejoint Sipa en 1991.
"Cet homme est un immigré russe. Il travaillait à la construction du mur. Je ne savais pas qu'il serait là. Le ciel était parfait. La photo m'attendait",
ainsi commente Heidi Levine photographe américaine basée en Israël depuis 1983 choquée par la construction de ce mur.



Gökşin Sipahioglu (1926-2011). Cuba, novembre 1962. "Cuba, même pendant la crise des missiles, c'était toujours la recherche de l'élégance hauts talons et bigoudis...", se souvient Gökşin. Car sur ordre de Castro, à l'instar de cette jeune femme armée devant une banque de La Havane, toute la population était alors mobilisée.



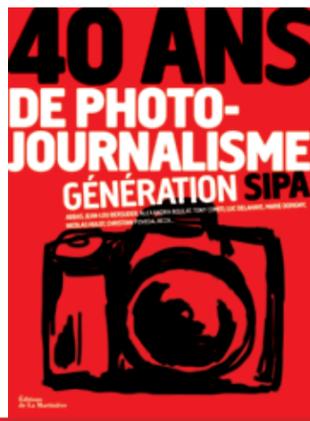
réer une agence photo à son image et à son nom, Gökşin Sipahioglu, photographe qui travaillait alors à Gamma, y pensait depuis 1969. Mais par manque de moyen – déjà – il lui faudra patienter quatre ans pour y parvenir. 1973, c'est également l'année où se crée Sygma, qui vient elle aussi concurrencer Gamma, créée en 1967. Ces agences, surnommées "les trois A", partagent leur chiffre d'affaires entre l'actualité, le magazine et les célébrités. Parlait-on déjà de people ? En tout cas, à l'époque ce qui faisait vendre des journaux, c'était l'information. Avant que la télévision ne supplante le papier. Et en la matière, Gökşin Sipahioglu, était un maître. C'était un journaliste.

Si Sipa Press n'a jamais été la meilleure des trois agences – en terme de chiffre d'affaires, de production, et sans doute de qualité –, son patron, surnommé le Turc, est toujours resté capitaine à bord de son vaisseau et avait l'expérience du terrain. Ce qui signifie un flair et des compétences doublées d'une détermination et d'un caractère bien trempé, qui ont fait sa légende. Des qualités hors pair reconnues par tous : les photographes – même s'il les payait souvent mal –, les patrons de presse comme Roger Théron, de Paris Match, et même ses concurrents, notamment Hubert Henrotte, créateur de Syma.

"Une bonne photo, est une photo publiée", ne cessait de répéter Gökşin Sipahioglu. A l'époque, peut-être plus qu'aujourd'hui encore, opter pour la photo, ce n'était pas seulement choisir un métier, mais épouser un mode de vie qui pouvait vous envoyer en un instant à l'autre bout de la planète pour couvrir un conflit. Comme il avait eu cette expérience du terrain, Gökşin Sipahioglu savait repérer les jeunes photographes et leur donner une chance : ce fut le cas pour Abbas, Michel Setboun, Christine Spengler, Alain Mingam, Luc Delahaye, Reza, Patrick Chauvel... Cette compétence à défricher et à offrir à de jeunes photographes la possibilité de faire leurs preuves a porté ses fruits : "Le Sipa des années 1980 était un laboratoire, se souvient Yan Morvan. Il y régnait une activité, un dynamisme, une joie de travailler qui n'existait pas dans les autres structures. Et à l'orée des années 1990, Sipa était devenue le creuset de l'excellence."

Mais au-delà de la spécificité de Sipa, raconter l'histoire de cette agence c'est se replonger dans un temps aujourd'hui révolu où Paris était la capitale mondiale du photojournalisme. Du milieu des années 1960 à la fin des années 1980, qui signent la toute puissance de la télévision et l'arrivée numérique, la domination du photojournalisme français s'explique aussi par la situation géographique privilégiée de la France, par rapport à de nombreux événements qui se déroulaient alors dans le monde (Afrique, Moyen-Orient, Europe), ainsi que par le décalage horaire qui permettait aux images d'arriver vite outre-Atlantique où *Time* et *Newsweek* constituaient des clients de choix pour les agences. Mais "les trois A" ont surtout su bousculer les habitudes et imposer des nouvelles méthodes de travail, comme le fait d'envoyer des photographes sur le terrain sans garantie, de doubler le noir et blanc avec la couleur (des diapositives, de meilleure qualité), couleur que les magazines du monde entier ont vite privilégié quand les progrès techniques leur ont permis d'imprimer rapidement. Cette période est surtout l'âge d'or de la presse, qui est alors avide de raconter des histoires en images. Un temps et un marché que la télévision, puis les technologies et les nouveaux supports nés du numérique ont rendus obsolètes. **■ S.B.**

Toutes les citations sont extraites du livre



A lire

40 ans de photojournalisme génération Sipa
Ce livre de Michel Setboun et Sylvie Dauvillier illustre en 80 photos les événements des années 1970 à nos jours et retrace l'histoire de l'agence Sipa press. Éditions de La Martinière 240 pages, 39 euros.



Serkan Taycan. Turquie, 2008. Deux ans de voyage en Anatolie orientale et une étape à Mus : deux écoliers en uniforme posent sagement devant le drapeau turc et un portrait de Mustafa Kemal Atatürk.

Serkan Taycan (1978)

Après avoir suivi des études d'ingénieur, Serkan Taycan participe à des ateliers photo en Suède. Il vit et travaille à Istanbul, en Turquie.

Serkan Taycan appartient à cette nouvelle génération de photographes qui envisagent le reportage sur le long terme, avec un point de vue personnel affirmé. Ainsi, il est reparti sur les traces de son enfance, en Anatolie, pour réaliser un travail documentaire sur le long terme. Une façon pour lui également de dresser un état des lieux de son propre pays, la Turquie, en mutation profonde.

1926

Naissance de Gökşin Sipahioglu à Izmir, en Turquie. Il s'installe à Paris en 1966, il est alors photographe.

1973

Création de l'agence Sipa, Gökşin Sipahioglu en avait eu l'idée quatre ans auparavant.

1990

Le numérique fait son apparition et permet la transmission rapide des images.

2001

Après l'avoir refusé pendant des années, Gökşin Sipahioglu vend Sipa Press et en reste président jusqu'en 2003.

2011

Gökşin Sipahioglu meurt à Paris et est enterré à Istanbul, en Turquie.